LOCMIQUELIC[1]
AU TEMPS DES BROUETTES[2]

Joseph DANIGO[3]

Bien avant l'automobile et la bicyclette, la brouette était la reine à Locmiquélic.
Les voitures à traction animale, tombereaux et chars-à-bancs ne se trouvaient pas dans les quelques fermes de la commune. Les débitants de Ste-Catherine possédaient des charrettes -à-bras qu'ils mettaient à la disposition des équipages pour transporter les voiles, les cordages, les engins de pêche et les barriques d'eau douce dont on faisait provision à chaque marée. Par ailleurs, le seul véhicule était la brouette en bois, mais elle était omniprésente ; chaque maison possédait la sienne.

On a attribué à Pascal **l'invention de la brouette**. En réalité, il n'a fait que la perfectionner. Encore s'agissait-il d'un instrument qui méritait son nom car il y avait deux roues : c'était la *bi-rouette*.
La brouette de Locmiquélic était à roue unique, à l'avant. En breton, on ne l'appelait pas comme ailleurs *er garrikel*, c'est à dire la 'voiturette', mais *er gravarh*, la 'civière', le 'brancard'. Elle dérivait sans doute de ces civières avec lesquelles on transportait à deux personnes, le goémon, le fumier ou d'autres fardeaux comme on le voit encore dans les parcs-à-huitres. Son vrai nom est *er gravarh rodellec*, la 'civière à roue'. (…)

Les fabricants de brouettes venaient offrir leur marchandise souvent près de la croix. Ordinairement, elle se présentait en deux éléments : d'un côté l'armature, de l'autre la roue. Celle-ci devait être, avant usage, munie de goujons aux extrémités de l'essieu et d'un cercle de fer, qui serrait la jante autour des rayons, afin de la protéger de l'usure. Ce travail était demandé au forgeron de St. Cathérine. Une fois montée la roue, la brouette était prête pour le service.

Les usages étaient multiples et variés, puisque c'était l'unique moyen de transport terrestre.
Elle servait principalement aux femmes pour aller à leurs travaux des champs. Chaque foyer cultivait, en effet, une ou plusieurs parcelles de terre pour sa nourriture personnelle et aussi celle du cochon qu'il élevait.
La distance à parcourir était souvent assez considérable et l'on partait avec, dans sa brouette, la pelle (*er bal*), la pioche (*er biguel*), le râteau (*er rastel*), le plantoir (*er pik*), le tablier de travail et, souvent, le marmot confortablement casé tout au fond. Selon les saisons, on pouvait aussi charger du fumier et le goémon, qui engraissaient la terre ou les légumes qu'elle produisait. La récolte de pommes de terre donnait lieu à un incessant ballet de brouettes qui allaient à vide ou qui revenaient lestées de lourds sacs.
On peinait dur, car le réseau des routes empierrées se réduisait aux deux grands axes, qui menaient aux embarcadères de Ste-Catherine et de Penmané (…), partout ailleurs, ce n'était que chemins creux encadrés de talus et boueux ou caillouteux à souhait.
C'est aussi avec la brouette qu'on se rendait au bois. Les fourneaux utilisant le charbon étaient rares et on faisait le feu dans la cheminée. Pour économiser le plus possible les cordes de rondins, que l'on achetait aux paysans d'alentour, on brûlait souvent de aiguilles, ou des branches de pin (on disait improprement du sapin). Mais, il fallait aller les cueillir à Ville-Varion, à Lautour, à Clos-Clavé ou plus loin encore.
Les aiguilles se ramassaient au râteau et étaient placées soigneusement en couches superposées sur une serpillière, ou une toile carrée, et, quand le tas était suffisamment haut, au moyen des cordes disposées aux quatre angles, on l'attachait solidement pour en faire un faix compact. On le posait en travers sur la brouette et l'on rentrait au logis suant et soufflant. Pour avoir la permission de récolter les branches mortes et, surtout, de les détacher de l'arbre, il fallait ordinairement la payer de quelques journées de travail, à la saison des pommes de terre ou des pommes à cidre.
Les ménagères transportaient encore leur linge dans la brouette, quand elles partaient le laver à la fontaine et le ramenaient à la maison propre et net.

Les marchandes de sardines qui allaient s'approvisionner au Lohic, plutôt que de porter toujours sur leur tête le grand panier rond et plat, qui contenait le poisson, choisissaient souvent de le placer sur la brouette, ce qui leur évitait d'avoir sans cesse à le descendre et à le remonter.
Elle était indispensable aux marchandes de poisson qui traversaient la rade. Elles revenaient de Lorient avec une ou deux caisses qu'elles promenaient à travers toute l'agglomération. De la même manière, mais en sens inverse, les femmes de Locmiquélic, qui se rendaient au marché de Lorient pour y vendre quelques légumes, embarquaient les brouettes sur les vedettes qui faisaient le passage.

---

1 Près de Port-Louis, Morbihan
2 Article paru sur le Bulletin municipal de Locmiquelic, en juillet, 2000.
3 L'abbé Danigo (1909_1999) était un grand historien et érudit. Il appartenait à plusieurs associations culturelles et a laissé une œuvre impressionnante en histoire locale, toponimie, archéologie, ..

Mathurine, dont le métier était e tuer les cochons, ne se séparait jamais de sa brouette car il lui fallait transporter une longue auge. Celle-ci renversée, une extrémité placée sur la brouette et l'autre posée à terre, servait de pan incliné sur lequel le cochon était étendu pour être saigné. Puis, on la remplissait d'eau chaude pour laver la bête et la gratter de ses soies.
Ce n'est qu'alors que le cochon était suspendu par les pattes arrière à une poutre de la maison et éventré. Il appartenait ensuite aux gens de la maison de transporter les boyaux jusqu'à la côte, où ils étaient soigneusement nettoyés pour servir à fabriquer les saucisses, les andouilles, les boudins.

Il n'y avait pas que les femmes à utiliser la brouette. Dès leur plus jeune âge, **les enfants** s'exerçaient à la soulever et à la pousser. Pour eux, c'était un jeu et ils s'amusaient à se rouler mutuellement, chacun prenant à son tour le rôle de transporteur ou de transporté. Á mesure qu'ils grandissaient, ils cherchaient à se rendre utiles. Leur grand bonheur était de se rendre à la côte avec leur brouette. Là, ils récoltaient le goémon de dérive, que la marée poussait au rivage.
Á cette époque, où la pollution ne s'était pas encore généralisée, il y avait sur les vasières de vastes prairies de Zostères à longs rubans verts et l'on avait tôt fait, souvent, d'en entasser sur la brouette une pleine cargaison. Encore fallait-il la ramener jusqu'à la maison. Dieu, qu'il fallait des efforts pour la hisser depuis la plage jusqu'au sommet de la petite falaise qui domine la côte du loch !

C'est aussi avec la brouette que les mousses de pêche se rendaient en troupes bruyantes aux ***presses de Port-Louis***. Là, ils remplissaient l'auge (ils disaient la baille) qu'ils transportaient, de têtes de sardines ou de débris de thons, qui servaient d'appât pour la pêche aux maquereaux.

C'est dire que Locmiquelic vivait au rythme de ses brouettes. Elles roulaient, elles roulaient, dès le petit matin et tard le soir, plus ou moins silencieuses, mais souvent, aussi en grinçant, si l'axe de l'essieu n'avait pas été suffisamment graissé, ou brinquebalant, quand, par malheur, le bandage de fer se détachait de la roue. Il arrivait parfois que, la nuit, leur roulement se faisait plus discret, et pour cause …
Pendant **la première guerre mondiale**, du ventre des cargos torpillés au large des côtes s'échappaient des marchandises, qui flottaient et se déplaçaient au gré des courants et des vents. Lorsque l'occasion s'en présentait, les pêcheurs ne manquaient pas de les harponner et de les amener au port.
Toutes n'étaient pas déclarées à la douane, surtout lorsqu'il s'agissait des caisses d'oranges ou de mandarines ou, mieux encore, des barriques de vin ou des tonneaux de porto.
Que de voyages nocturnes accomplis par nos humbles brouettes pour transporter ses produit qui étaient alors un luxe et introduire un peu de joie dans nos pauvres foyers soumis de surcroît aux pénuries et aux privations de la guerre.

Maintenant, la brouette de chez nous est en voie de disparition, ne convenait-il pas d'évoquer le souvenir de ce véhicule qui a rendu tant et de si grands services aux populations laborieuses de Locmiquelic ?

© Chanoine Joseph Danigo (+ 1999)